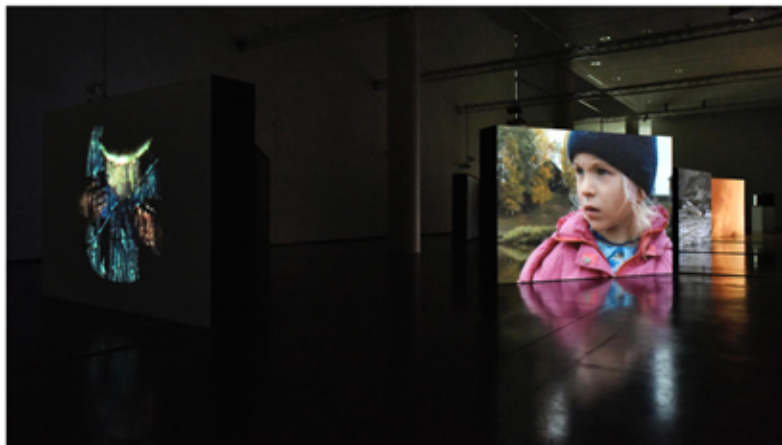


## Dans l'art contemporain, le vivant a remplacé la nature et ça change tout



Une lame de fond. Depuis les années 1970 et les performances de Gina Pane, qui faisait rempart de son corps contre les agressions portées à la terre nourricière, la cause environnementale s'enracine dans le champ artistique. Mais change de registre. Illustration dans une exposition actuellement visible au **Mac Val** de Vitry-sur-Seine (94).

Depuis peu, on assiste à un glissement de terrain dans le champ lexical. Dans la bouche des journalistes, sur les plateaux télé, dans les essais et sur les cartels des artistes, le terme de « vivant » remplace lentement celui de « nature ». Une broutille ? Non, un séisme. Parler de vivant plutôt que de nature, c'est cesser de voir en elle le joli décor inerte de nos vacances, une carte postale que l'on brandit quand on cherche à se ressourcer. Parler de vivant, c'est redescendre d'un étage dans la hiérarchie du règne animal et remettre à plat l'ordre établi entre les espèces. En quelques mots, Homo sapiens, kangourous, cailloux, coraux, même terreau, même combat.

Nombre d'artistes ont pris conscience de cette passation de pouvoir qui infiltre la création plasticienne, notamment chez les plus jeunes. Pas étonnant qu'à l'exposition « Le vent se lève », qui revisite les collections du **Mac Val** sous le prisme de la marche du monde et de la relation des hommes à la Terre, ce sont les œuvres récemment acquises qui sondent ces questions. Chez les cinq artistes que nous avons repérés, la planète chante, parle, se fane. L'être humain y est parfois un piètre jardinier siphonnant son potager, parfois un médecin au chevet de ses fonds marins épuisés par sa faute.

Faire parler les temps géologiques

Charlotte Charbonnel, Acouskarstic, 2018. Verre soufflé, calcite, laiton, haut-parleurs, câbles, dimensions variables. Collection **MAC VAL**. Acquis avec la participation du Fram Île-de-France. © Adagp, Paris 2020. Vue de l'exposition de la collection « Le vent se lève », **MAC VAL** 2020. Photo © Philippe Lebruman.

© Adagp, Paris 2020/Philippe Lebruman.

Comment les profondeurs de la Terre résonnent-elles en nous ? Fascinée par les quatre éléments naturels et les phénomènes physiques, Charlotte Charbonnel est allée prélever dans les entrailles de la grotte de Choranche, creusée dans le sous-sol du Vercors, le chant des gouttes, le ruissellement de l'eau. Des notes millénaires, presque inaudibles, qu'elle a remontées à la surface, amplifiées, puis placées à l'aide d'un dispositif sonore au creux d'éprouvettes en verre serties de calcite qui rappellent stalagmites et stalactites. En immergeant le visiteur dans cet environnement magnétique et enveloppant, Acouskarstic donne voix aux temps géologiques, aux vibrations souterraines, aux flux invisibles qui sculptent notre Terre depuis la nuit des temps. Qu'elle essaye

de mettre en boccas des nuages ou qu'elle s'intéresse au caractère animal de la limaille de fer, Charlotte Charbonnel cherche à capter le souffle vital qui agite toute forme de vie.

Ficher la biodiversité, avant qu'elle ne disparaisse

Julien Discrit Julien Discrit, Pensées 1C, série « Pensées », 2018. Résine polyuréthane, mousse polyuréthane, peinture acrylique, 140,5 x 92 x 6,5 cm. Collection MAC VAL. Acquis avec la participation du Fram Île-de-France. Vue de l'exposition de la collection « Le vent se lève », MAC VAL 2020. Photo © Philippe Lebruman.

© Adagp, Paris 2020/Philippe Lebruman.

Fauvette à tête noire, courlis cendré, grive musicienne... Chaque oiseau a sa propre signature sonore, un chant plus ou moins envolé, pointu, strident, qui fait office de carte d'identité. Ces empreintes phonétiques, Julien Discrit les a fichées pour douze espèces, les plus communes de nos campagnes, en combinant deux inventions scientifiques : le sonogramme, qui permet de donner une transcription visuelle d'un son réel, et le cyanotype, un procédé chimique de développement photographique qui lui permet d'en obtenir un tirage bleu de Prusse. En contemplant ces spectres de vocalises, on songe à la menace qui pèse sur nombre d'espèces en danger, à ce qu'il restera d'elles une fois qu'elles ont auront disparu et à celles qui déjà n'existent plus. On pense aussi aux travaux de Bernie Krause, ce bioacousticien qui a démontré à travers ses panoramas sonores combien la biodiversité a entamé son chant du cygne.

Cultiver l'artifice, bouquet stupide

Roman Moriceau Roman Moriceau, Botanische Garten Neu (I), 2017. Sérigraphie à la colle et poussière de cuivre sur papier, 128 x 86,5 cm. Collection MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne. Acquis avec la participation du FRAM Île-de-France. © Roman Moriceau.

Collection MAC VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne. Acquis avec la participation du FRAM Île-de-France. © Roma

Chez Roman Moriceau, le motif végétal est un leurre. Ses herbiers semblent délicats, inoffensifs, poétiques même, mais ils camouflent une vive critique contre l'épuisement des ressources et des logiques cupides qui consistent à recréer une nature artificielle dans les serres botaniques ou à fabriquer des bouquets factices à partir de plantes qui, dans la réalité, ne se côtoient jamais. Pour ses séries Flowers, Fungi Flowers et Botanische Garten Neu, il photographie de vraies compositions florales, imprimées sur le papier avec de l'huile de vidange, recouvertes de poussière de cuivre ou de poudre de fruits secs. En grattant la surface parée de jolies teintes sépia ou mouchetée de couleur due au pourrissement des pigments naturels, ces œuvres pointent du doigt le lourd tribut du transport, du forage des puits de pétrole, des économies polluantes, pour qu'atterrissent dans nos intérieurs des fleurs sans odeur, génétiquement modifiées et, in fine, une culture de l'obsolescence programmée qui s'applique aussi à l'industrie florale.

Vers une transition écologique en profondeur ?

Nicolas Floc'h Nicolas Floc'h, -18m, Kikaijima, Japon, Tara Pacific, série « Structures productives, récifs artificiels », 2017. -10m, mer de Seto, Japon, série « Structures productives, récifs artificiels », 2019. Colonne d'eau, -30m, Shimoda, Japon, série « Paysages productifs, couleur de l'eau », 2019. -15m, Sesoko, Japon, Tara Pacific, série « Structures productives, récifs artificiels », 2017. Tirages pigmentaires, 110 x 137,5 cm (chaque). Collection MAC VAL. © Adagp, Paris 2020. Vue de l'exposition de la collection « Le vent se lève », MAC VAL 2020.

© Adagp, Paris 2020/Philippe Lebruman.

On l'imaginerait bien en vieux loup de mer à la barre d'une goélette dans un roman d'aventures. Nicolas Floc'h, plasticien français, a gardé de son rêve de jeunesse – devenir marin-pêcheur – une fascination pour l'océan qui recèle, selon lui, les grands défis à venir : s'alimenter, s'abriter. Depuis 2010, il nourrit un projet au long cours, en partenariat avec des scientifiques, pour lequel il photographie des récifs artificiels immergés dans les eaux françaises et japonaises. Des Atlantide placées là tels des habitats de secours afin d'aider la faune et la flore, décimées par les

---

prélèvements de la pêche industrielle et la pollution, à se cramponner à la vie. Un peu à la manière de Bernd et Hilla Becher, il dresse un inventaire de ces ruines futuristes, mais en décentrant le regard. L'homme n'est plus au cœur du propos, le vivant, oui, même si, comme le plancton, il est invisible à l'œil nu. D'une œuvre à l'autre, Nicolas Floc'h s'intéresse aux interactions entre les éléments naturels (eau, air, lumière, courant, oxygène...) qui régissent la vie sous la surface et les écosystèmes dont nous sommes dépendants.

La possibilité d'une île, l'impossibilité d'une idylle

Clément Cogitore Clément Cogitore, Braguino ou la communauté impossible, 2017. Vidéos HD, couleur, son, impressions jet d'encre sur polycarbonate transparent, archive vidéo, dimensions variables. Collection **MAC VAL**. Acquis avec la participation du Fram Île-de-France. © Adagp, Paris 2020. Vue de l'exposition de la collection « Le vent se lève », **MAC VAL** 2020. Photo © Philippe Lebruman.

© Adagp, Paris 2020/Philippe Lebruman.

On a gardé le meilleur pour la fin, pas nécessairement le plus optimiste. L'installation de Clément Cogitore ne traite pas à proprement parler d'environnement, mais elle soulève une question entêtante: l'homme peut-il véritablement vivre en symbiose avec la nature? Dans cette incroyable mise en scène plongée dans la pénombre, tournant en boucle les extraits de son documentaire Braguino ou la Communauté impossible, filmé en 2016 au fin fond de la taïga sibérienne où Sacha Braguine et sa fratrie sont partis s'exiler, à l'abri de la modernité. Or, la présence d'une autre famille et d'oligarques russes chassant sur ces terres vient perturber le fragile équilibre de cet écosystème. Grâce à un dispositif de caissons lumineux, campés comme des dominos, les sons et les images se chevauchent. Bourdonnement d'hélicoptères, rires d'enfants, chasse à l'ours, veillée au coin du feu, l'hostilité des uns, la défiance des autres. Braguino pourrait s'apparenter à la métaphore de la nature humaine qui, où qu'elle se déporte, même bien intentionnée, finit invariablement par rejouer les conflits planétaires (guerres de territoire, luttes des classes, suprématie, soumission). On rôde au milieu de cette forêt d'images tel un prédateur, aux aguets, flairant la menace de l'homme, qui demeure un loup pour l'homme.